

ESSAI

Dépendance
et indépendance
d'Albert Memmi

Page F 2



DISQUES

Impeccable
Francis Cabrel
Page F 6

LE DEVOIR

LIVRES

C A H I E R
F

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Y
i
n
g

En 1989, Ying Chen quittait Shanghai et sa Chine natale pour atterrir au Québec, patrie qui a vu naître ses premiers livres, qu'elle a d'ailleurs écrits dans sa langue seconde, le français. Il y a deux ans, la romancière faisait de nouveau ses bagages pour s'installer ailleurs, à Vancouver cette fois. Exilée, à la fois heureuse et malheureuse de l'être, elle dit chercher dans cette ville la proximité de la mer et celle... de Shanghai. Dans un petit recueil d'essais intitulé *Quatre mille marches*, Ying Chen livre cette année chez Borel des réflexions sur l'écriture et l'exil. Nous l'avons jointe par téléphone à Paris, autre ville où elle séjourne souvent et qui a marqué son périple autour du globe.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Les quatre mille marches du titre, ce pourrait être celles qui mènent au sommet de la montagne Jaune, ou Huang Shan. Ce pourrait être aussi celles qui jalonnent le difficile chemin de la littérature, et plus particulièrement de la littérature que l'on écrit dans une langue autre que la sienne.

Ying Chen a pourtant quitté la Chine de son plein gré. Née en pleine Révolution culturelle, elle a découvert la littérature française à partir de 1979, à travers les œuvres de Camus, Sartre, Nathalie Sarraute, etc. Et c'est avec un visa d'étudiante qu'elle s'est d'abord envolée vers l'Amérique, avec l'intention de poursuivre une maîtrise en études françaises à McGill. Le départ, c'était aussi pour elle une façon de chercher son individualité, au sortir d'une Chine pétrée des notions de peuple et de bien-être collectif et d'une littérature de slogans nationaux.

«Comme elle le prétend toujours, la Chine est au service grandiose et pénible d'un peuple immense, et non pas des individus», écrivait-elle au moment d'un voyage en Chine, en 1997. «Ces jours-ci, justement, en marchant dans les rues de Shanghai, j'ai l'impression de devenir un oiseau parmi d'autres, un oiseau sans ailes et sans visage.»

Tout projet littéraire est une quête d'une certaine identité, confirmée en entrevue. Et chez Ying Chen, cette quête s'est doublée de l'apprentissage d'une autre langue, comme

D'est en ouest

me si l'écrivain n'était en fait qu'une page blanche sur laquelle peuvent se greffer différents langages, différents récits. Le sens de la littérature, écrit-elle, est d'ailleurs «de cultiver une vision du monde microscopique, de transformer si possible les dialogues des cultures en dialogues des individus, sinon en monologue».

Cette identité individuelle, on ne la façonne pourtant pas à sa guise, marqué que l'on est de ses origines. Et le poids de la grande et vaste Chine, le poids de la Chine millénaire, pèse lourd sur la trajectoire d'un seul individu. Pour elle, l'empire chinois a cependant commencé à décliner il y a très longtemps.

«Je continue de penser que les civilisations sont mortelles, constate-t-elle. La civilisation chinoise a atteint son sommet il y a environ mille ans, puis elle n'a cessé de se dégrader, de descendre la pente, de s'anéantir. Aujourd'hui, elle n'est plus devant moi qu'un tas de ruines nostalgiques. Mes compatriotes n'ont que deux choses dans leur poche: le passé et l'avenir. Deux choses aussi insaisissables l'une que l'autre.»

Le présent, c'est donc en Amérique qu'elle est venue le chercher, au point d'y laisser sa nationalité, puisque la romancière arbore un passeport canadien et que la Chine est désormais un pays dont elle n'est plus citoyenne. À des amis de Paris, qu'elle s'appropriait cette semaine à quitter, Ying Chen reconnaissait qu'elle se sentait nord-américaine. L'Amérique, c'est la nationalité de ceux qui sont partis, dit-elle, faisant référence au fait que les Américains, en excluant les autochtones, sont des gens qui ont quitté leur patrie pour venir s'établir ici. «Tous ceux qui sont vraiment partis, comme moi, portent en eux une forme d'américanité», constate-t-elle.

Cette Amérique n'a pourtant pas que des côtés positifs. «La mer a la même odeur partout», avait dit le grand-mère de Ying Chen à sa petite-fille il y a plusieurs années. Dans l'un des textes de *Quatre mille marches*, *Fin des lettres chinoises*, Ying Chen se souvient d'une occasion où elle a été longuement fouillée aux douanes canadiennes, après avoir présenté son tout nouveau passeport du pays.

«J'avais négligé le fait que le lieu de ma naissance était indiqué sur mon passeport, que le signe du danger était inscrit sur ma figure», écrit-elle. Et elle ajoute ensuite: «Maintenant j'ai moi-même un doute envers ce passeport qui ne m'inspire plus de fierté. Il ne semble pas avoir la même valeur que celui des autres.» De cet incident, elle garde manifestement un souvenir amer. «Mais je ne vous comprends pas monsieur le douanier. Vous paraissez aussi nerveux que moi. Ne voyez-vous donc pas qu'on vous admire, qu'on reconnaît malgré tout la grandeur de votre civilisation, la supériorité de votre système, l'infaillibilité de votre intelligence, la beauté de votre corps, et surtout de votre peau, que le monde entier est en train de suivre vos pas, d'apprendre vos langues et d'adopter votre façon de faire?», écrit-elle.

Car toute Canadienne qu'elle soit, Ying Chen se sent toujours considérée comme «autre». Encore récemment, elle était invitée en Irlande à donner une conférence sur ce même thème de l'altérité. Aux problèmes de discrimination, dont elle est encore témoin aujourd'hui, Ying Chen n'oppose que le temps, cet inexorable temps qui fait en sorte que les choses changent lentement. Si lentement, en fait, que parfois on ne le voit pas passer.

«Qu'est-ce que le temps d'une vie, qu'est-ce qu'un siècle?», dit-elle, peut-être dans un relent de cette culture, et sans doute de sagesse, de sa Chine proche et lointaine, de cet *alma mater* qu'elle a peut-être fui mais qui, invariablement, lui revient, dans le vent de la mer.

QUATRE MILLE MARCHES
Ying Chen
Borel, coll. «Papiers collés»
Montréal, 2004, 130 pages

C
h
e
n

LIVRES

EN APARTÉ

Les éléphants



Jean-François Nadeau

Ces extraordinaires photos de carcasses d'éléphants qui ont rendu célèbres les livres de Peter Beard pourraient avoir été prises aujourd'hui tellement les éléphants d'Afrique ne vont pas mieux qu'hier. Il n'existe plus ou presque plus de troupeaux de ces immenses bêtes. Au Congo-Kinshasa, éléphants et rhinocéros continuent de se faire exterminer un à un. À la frontière avec le Soudan, on les tue même parfois au lance-roquette. Les miliciens les abattent pour financer leurs activités contre le pouvoir en place. Au mieux, il n'y aurait plus que 14 000 éléphants sur les 80 000 d'avant les affrontements. Par ailleurs, on ne trouve plus guère qu'une trentaine de rescapés chez les rhinocéros blancs.

Ailleurs en Afrique, la situation n'est guère meilleure. Selon un récent rapport d'enquête, il y a plus d'ivoire en vente que d'éléphants vivants en Côte d'Ivoire, au Sénégal et au Nigeria. L'ivoire des défenses continue d'être l'or blanc de peuples noirs.

Des décennies de colonialisme peuvent-elles continuer indéfiniment à servir de seule explication à ce malheur parmi tant d'autres qui continuent à étouffer l'avenir de l'Afrique? Cinquante ans après l'effervescence des libérations nationales, la situation n'est hélas souvent pas meilleure qu'à l'époque coloniale, croit l'essayiste Albert Memmi, qui vient de faire paraître *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres* (Gallimard).

Depuis la parution de son *Portrait du colonisé* en 1957, un livre qui sera préfacé par Jean-Paul Sartre, le travail de Memmi constitue une référence dans l'histoire des luttes anticoloniales. Son nom, comme ceux de Franz Fanon et de Jacques Berque, a résonné au Québec au moins autant qu'en Afrique ou en Europe. En 1963, les militants du socialisme un peu échevelé de Raoul Roy imprimèrent même à Montréal une version pirate de son fameux livre pour mieux être à même de diffuser sa pensée. Les premiers militants de l'indépendance au Québec, André d'Allemagne et Pierre Bourgault en tête, s'en inspirèrent beaucoup. Le livre connut un tel succès qu'il justifia plus tard une édition québécoi-

se autorisée, coiffée d'une entrevue de circonstance avec l'auteur.

Près d'un demi-siècle plus tard, Memmi se sent le devoir d'examiner les résultats des luttes qu'il appelait à l'époque de tous ses vœux sans penser particulièrement à la question du Québec. S'il croit toujours que l'indépendance est un outil nécessaire pour les peuples et non une fin en soi, il n'en dresse pas moins un constat d'échec quasi total des projets nationaux africains: système agraire archaïque, obscurantisme religieux, organisation sociale scandaleuse, violence systématique au profit de potentats de carnaval.

Penseur solide doublé d'un styliste admirable, Memmi, au fond, est l'homme d'une seule idée à laquelle il renvoie hélas trop souvent. Il la charré tant et tant, en fait, qu'il semble parfois en être lui-même devenu l'esclave. En 1998, après avoir publié quelques gentils aphorismes sur le bonheur, il appliquait sa pensée de la décolonisation à la bouteille et à la cigarette... Quelque chose me dit que Pierre Bourgault et Pierre Falardeau trouvent moins matière à s'inspirer dans ce livre que dans ceux de jadis, consacrés à tous les damnés de la Terre.

Il faut vous avouer que mon enthousiasme pour cet auteur célèbre demeure assez circonscrit à la force naturelle de son style et à la puissance d'évocation de son célèbre ouvrage coup-de-poing. Au fond, il m'a toujours semblé que, parlant des peuples du monde, Memmi était d'abord et avant tout au service de lui-même, cette

impression ne s'étant accusée que davantage à l'occasion de quelques échanges avec lui.

Au début des années 90, dans un moment de déprime passagère, je m'étais décidé, sur un coup de tête, à partir pour la France. À l'agence de voyages, j'avais réclamé un billet pour le lendemain après-midi ou le surlendemain au plus tard... Qu'allais-je faire là-bas? Rien. Mais Gaston Miron, rencontré par hasard la veille du départ, avait décidé pour moi, comme il le faisait à l'occasion, que je n'y perdrais pas mon temps. Il avait transcrit pour moi adresses et numéros de téléphone tirés de son petit carnet, dont ceux de Memmi, qu'il connaissait de longue date, comme certains militants indépendantistes québécois. «C'est simple, me dit-il, tu téléphones à ces gens-là de ma part. Tu les vois. Tu leur parles. Et tu écris un article, si tu juges que ça vaut la peine. Mais surtout, tu n'as pas de temps à perdre à Paris!» De tous ceux vers qui Miron m'avait alors aiguillé, Memmi me fut sans doute le plus antipathique. Après avoir remis sans cesse un entretien qu'il avait d'abord encouragé lui-même en allant jusqu'à m'adresser un mot de sa main, je finis par comprendre que tout chez lui tenait dans une petite phrase qu'il finit par me lâcher au cours d'une conversation: «Qu'entendez-vous faire exactement pour mon œuvre, M. Nadeau?» J'avais donc décidé que le monsieur pouvait très bien continuer de vivre seul de son œuvre... Il en vit encore, à ce que je vois.

Entretien avec Albert Memmi

L'homme est un être dominant et dépendant

À équidistance de toutes ses appartenances, sans en renier aucune, Albert Memmi poursuit son travail d'écrivain et de chercheur. Salué par les plus grands, dont Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Vercors, François Braudel et Léopold Senghor, il est considéré comme un incontournable des sciences de l'homme et de la littérature postcoloniale. Parmi la trentaine d'ouvrages de fiction et de théorie qu'il a

écrits, *Portrait du colonisé* demeure sans aucun doute son ouvrage le plus célèbre. Trente-six ans après son premier voyage au Québec, nous avons voulu revisiter avec lui les idées-forces de sa théorie au moment où se pose avec acuité la question de l'intégration des minorités et de leur affirmation.

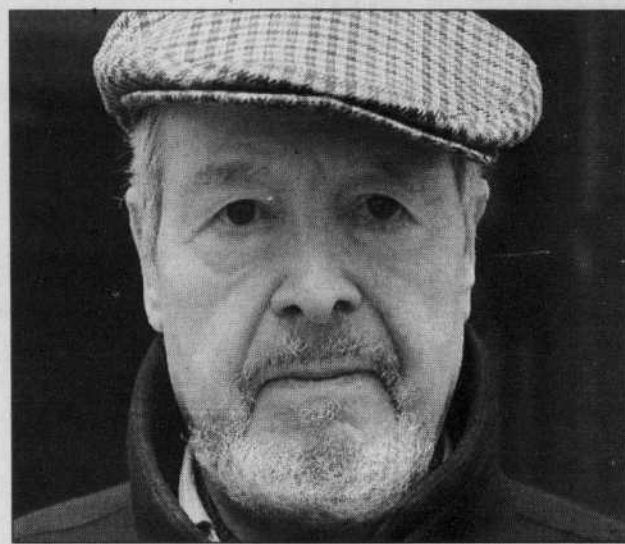
Certains intellectuels québécois n'ont pas compris comment

l'auteur de *Portrait du colonisé* pouvait prôner à la fois l'émancipation des peuples dominés et dire qu'ils demeureraient dépendants. Que leur répondez-vous?

Les faits démontrent que les individus comme les peuples sont à la fois dans un rapport de domination et de dépendance les uns vis-à-vis des autres. J'ai d'abord voulu comprendre les rapports de dominance (avec le juif, le Noir, le colonisé, le raciste...). Mais cette dimension de la vie sociale aurait été incomplète si elle ne déclinait pas la dépendance, soit le besoin que nous avons d'autrui. Le dilemme est certes évident. Mais c'est la contradiction même de la vie: d'une part, nous sommes dominés ou dominants, comme patron ou employé, parent ou enfant...; de l'autre, nous sommes dépendants. L'image la plus accomplie serait le philosophe, le sage antique qui échappe aux déterminations sociales de son groupe. Seul celui qui est capable de prendre ses distances d'avec son groupe — contrairement au dictionnaire anglais qui dit «My country is wrong but it is my country!» — mérite le nom d'homme libre. La vraie sagesse consiste à être à équidistance autant de ses dépendances que de ses dominances.

Toute la question est de conjuguer cette dépendance politiquement...

Le problème, c'est que la vie d'un homme, plus courte que celle des peuples, ne permet pas de voir les transformations en cours. Certes, il est vrai qu'avec les médias de masse, elle s'accélère. Les conflits se réduisent bien souvent à des problèmes de voisinage. Le plus sage serait de mieux connaître l'identité de l'autre et les mécanismes de dépendance qui nous lient. Dans le cas du conflit israélo-arabe par exemple, la clef de la coexistence pacifique réside dans le fait que les Israéliens cessent de dominer les Palestiniens et d'autre part que ces derniers acceptent l'idée d'une dépendance réciproque dans la région: chacun doit accepter l'existence de l'autre. Cet exemple vaut pour toutes les minorités qui vivent un conflit avec une majorité. Et vice versa.



J. SASSIER / GALLIMARD

Albert Memmi entretient une relation particulière avec le Québec.

Comment se sont tissés vos rapports avec le Québec?

Cette relation est le fruit du hasard et d'une affinité. Ce sont les Québécois qui m'ont d'abord contacté au milieu des années soixante. Pierre de Grandpré fut, sauf erreur, le premier à m'interviewer à Paris pour le compte de la radio d'État. Quelque temps après, le romancier Hubert Aquin m'a écrit pour solliciter lui aussi un entretien dans le cadre d'une émission qu'il préparait pour la télévision où il me demandait d'exposer mes théories. Une amitié est née surtout avec Aquin. Lorsque je suis allé au Québec, j'ai pu constater de visu ce que mes interlocuteurs me disaient. Mes hypothèses se trouvaient corroborées bien que le niveau de vie élevé de mes hôtes masquait a priori cette sujétion au Méditerranéen que j'étais. C'est vrai que les Canadiens français se sentaient dominés par l'élément anglophone, et notamment par le biais de la langue. J'ai cependant nuancé mes propos avec eux en parlant non pas de l'éternel duo, mais bien d'une relation quadrangulaire. D'abord par rapport à la France et la relation d'amour et de ressentiment qu'ils entretenaient avec elle, mais aussi avec leur puissant voisin du Sud. Le couple était

un quartette: le Québec, la France, le Canada anglais, les États-Unis. Les choses ont beaucoup évolué depuis et, finalement, ils n'ont pas voté l'indépendance. Pourquoi? Sans doute, plus ou moins consciemment, ont-ils compris qu'ils n'avaient pas intérêt à acquiescer une indépendance totale. D'autant que, géographiquement, ils se trouvent sur le continent nord-américain.

On a tendance à opposer le communautarisme anglo-saxon, a priori plus tolérant à l'expression minoritaire, au républicanisme laïque qui le serait moins. Quel est votre sentiment à ce propos?

Bien qu'à première vue favorable à la différence, le communautarisme met en relief les sous-groupes dans chaque nation. L'importance excessive qui leur est ainsi accordée aboutit à laisser l'individu désarmé devant son groupe et par conséquent à amoindrir sa liberté individuelle en annulant l'anonymat qui devrait le fonder. Vous savez qu'en Grèce, jusqu'à tout récemment, la confession était indiquée sur la carte d'identité. Dans nos sociétés obnubilées par le tout sécuritaire, il n'y a qu'un pas à franchir pour ficher les individus par rapport à leur diffé-

rence, un pas d'autant plus facile à franchir qu'il aura été nourri par un climat de suspicion. En définitive, c'est l'État-nation qui en pâtit ainsi que l'universalisme. Nos contemporains n'ont rien à gagner en permettant aux Églises d'entrer en collusion avec l'État; on sait que cette collusion fut la cause de nombreuses oppressions, sinon de massacres, tout au long de l'histoire. La discrimination positive participe de la même logique. Quand j'étais à Tunis, un de mes collègues me disait qu'il notait plus favorablement les élèves arabo-musulmans. Et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu: «Parce qu'ils sont dominés.» C'est absurde. Il vaut mieux donner les moyens d'étudier aux jeunes défavorisés.

Dans ce contexte d'obsession sécuritaire et de mondialisation, comment conjuguer la multiappartenance? Vous-même la revendiquez...

Pour moi, la mondialisation n'est qu'un aspect particulier, économique, de l'universalisme. Nous avons tous lutté pour l'universalisme. Cela reste pour moi un idéal. Pourquoi? Parce que l'universalisme renvoie à des lois communes pour éviter les guerres, justement. Donc, je suis pour la mondialisation, et pas seulement dans son aspect économique, mais aussi culturel et politique: une mondialisation sociale et humaniste.

Mais n'y a-t-il pas une défité du politique à cet égard?

Parce que la mondialisation ne fait que commencer. Mais il y a aussi l'unification du monde maghrébin, concurrentiellement à celle des pays de l'Amérique du Sud, sans parler des deux Amériques. Dans cette perspective de continentalisation, les vieilles revendications communautaires reviennent à la surface au moment où l'identité nationale s'estompe. La marche vers l'universalisation est semée d'embûches: c'est à nous tous qu'il incombe de les surmonter... ou alors c'est la guerre qui continue.

Propos recueillis par Fulvio Caccia.

Memmi et le Portrait du décolonisé

NAÏM KATTAN

Cinquante ans ont passé depuis que le colonisé a conquis sa liberté. Qu'en a-t-il fait? Dans son nouvel essai, Memmi dresse un portrait du décolonisé, un portrait triple. Celui du décolonisé demeuré dans son pays natal, celui de l'immigré et celui du fils de l'immigré. Portrait sombre. Si celui du colonisé fut un cri de colère et un appel à la libération, celui-ci est un grand soupire de déception, de regret et de tristesse. Le constat est quasi désespérant. Le colonisé qui attendait le dé-

part de l'étranger dominant avec impatience, confiant dans l'avènement d'une ère nouvelle, voit ses espoirs déçus et ses attentes trahies. Le pouvoir n'a fait que passer d'une clique à une autre. Le pouvoir indigène, aussi tyrannique, a pris la suite de celui du colonisateur. Le décolonisé s'aperçoit que son pays souffre d'une misère souvent accrue qu'accompagnent la corruption et la gabegie. Les élites sont persécutées, sauf quand elles se mettent au service de la nouvelle tyrannie. La liberté est devenue une utopie et la paix, un rêve.

La vie quotidienne du décolonisé s'est dégradée et les voies du changement se trouvent bloquées. Sa liberté d'expression s'est paradoxalement réduite et sa vie sociale est mise à l'épreuve de règles surannées. Quoique l'auteur fasse mention de l'ensemble des pays décolonisés, ses références sont en grande majorité puisées dans les anciennes colonies françaises, notamment dans les pays du Maghreb.

La décolonisation s'était faite au nom d'une autonomie des cultures. Or, ne s'étant pas renouvelées, celles-ci ont laissé la voie ouverte à des rappels lyriques à des grandeurs passées. Le résultat est que certains groupes se sont laissés séduire par des appels au retour à une pureté religieuse telle que prêchée par les intégristes. Au lieu de disparaître ou de diminuer, la violence a repris de plus belle, menant à des affrontements fratricides.

Pour échapper à la misère et à la tyrannie, nombre de décolonisés ont choisi le départ, quittant le pays natal et cherchant refuge dans les métropoles de l'ancien colonisateur. Le prix qu'ils ont eu à payer est exorbitant. Résistant à la perte d'une identité religieuse et culturelle, ils avaient du mal à s'intégrer à la nouvelle réalité, celle des places fortes de l'Occident. Ils faisaient souvent face, dans ces pays, à la marginalisation, à la discrimination, voire au rejet. Ainsi,

le deuxième type de décolonisé n'a pas plus réussi que le premier. Il a été suivi par le troisième, le fils de l'immigré.

Tiraillé entre un passé dont il ignorait la substance et la vie sociale et culturelle de la métropole occidentale, le fils d'immigré est réduit à l'état de zombie. Assis entre deux chaises, il ne reconnaît pas son pays d'origine quand il le visite et ne parvient pas à adopter la vie occidentale sans se sentir coupable de trahison. Ce déchirement est accentué par l'accueil mitigé qu'il reçoit dans son pays d'adoption. Il est alors susceptible d'être en proie à l'extrémisme religieux, à la violence et à la délinquance.

On sait que Memmi a soutenu la lutte pour l'indépendance, surtout dans son pays natal, la Tunisie. La victoire n'a pas abouti à un affranchissement, à une véritable libération. Cependant, il ne cède pas au désespoir. Il rappelle les objectifs et les idéaux de cette lutte, l'espoir de faire naître une société qui œuvrerait pour la justice sociale, assurerait la liberté d'expression et respecterait toutes les minorités religieuses et ethniques.

PROTRAIT DU DÉCOLONISÉ
Albert Memmi
Gallimard
Paris, 2004, 168 pages

Librairie Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec
Palmarès des ventes
19 au 25 mai 2004

Cette semaine Renaud-Bray a vendu 20 354 titres différents.

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	JC Lattès	10
2	Polar	LA NUIT EST MON ROYAUME	M. HIGGINS CLARK	Albin Michel	2
3	Essais Qc	BIEN COMMUN RECHERCHE	F. DAVID	Écosociété	2
4	Roman	ENSEMBLE, C'EST TOUT	A. GALVALDA	Dilettante	6
5	B.D. Qc	PAUL EN APPARTEMENT	M. RABAGLIATI	La Pastèque	4
6	Psychologie	LES TREMBLEMENTS INTÉRIEURS	D. DUFOUR	L'Homme	68
7	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XD éd.	15
8	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	12
9	Roman Qc	L'HISTOIRE DE P1	Y. MARTEL	XYZ éd.	41
10	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	58
11	Essais Qc	RAËL, JOURNAL D'UNE INFILTRÉE	MCCANN / POIRIER	Stanké	9
12	Roman	LA NUIT DE L'ORACLE	P. AUJER	Leméac/Actes Sud	8
13	Roman	MAKTUB	P. COELHO	Anne Carrière	6
14	Essai	TOUTS AUX ABRIS!	M. MOORE	Boréal	13
15	Polar	NEW-YORK BRÛLE-T-IL?	COLLINS / LAPERRÈRE	Robert Laffont	6
16	Roman Qc	MONICA LA MITRAILLE	G. HÉBERT-GERMAIN	Libre Expression	10
17	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	Doubleday	60
18	Roman	ÉCOUTE-MOI	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	15
19	Polar	OBJECTIF PARIS	LUDLUM / LYNDOS	Grasset	6
20	B.D.	KID PADDLE, n° 9 - Boing! Boing! Bunk!	MIDAM	Dupuis	10
21	Santé	MÉNOPAUSE, NUTRITION ET SANTÉ	L. LAMBERT-LAGACE	L'Homme	5
22	Polar	UNE AMITIÉ ABSOLUE	J. LE CARRÉ	Seuil	4
23	Biographie	BUSH L'IMPOSTEUR	J. H. HATFIELD	Michel Lafon	6

Assistez à une table ronde animée par Jean Fugère... avec Lise Ravary, rédactrice en chef du magazine Châtelaine, et Nicolas Langelier, journaliste et chroniqueur, spécialiste de tendances, et Johanne Charbonneau, sociologue à l'INRS.

Sommes-nous en train de créer de nouvelles solidarités, de nouvelles tribus? Y a-t-il une vie en dehors de la famille?

le dimanche 30 mai de 15 h 30 à 17 h

Succursale Champigny, 4380, rue St-Denis (514) 844-2587

Stationnement à l'arrière Métro Mont-Royal

24	Roman Qc	HUMAINS AGRES-DOUX	S. MYRE	Marchand de feuilles	6
25	Polar	LA TRANSACTION	J. GRISHAM	Robert Laffont	6
26	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	J. K. ROWLING	Gallimard	26
27	Cuisine	BARBECUE	RANGLÉN / SCHNEIDER	L'Homme	109
28	Psychologie	ÊTRE HEUREUX CE N'EST PAS NECESSAIREMENT CONFORTABLE	T. D'ANSENBURG	L'Homme	6
29	Gestion	LES FOUS DU ROI	R. TREMBLAY	Transcontinental	7
30	Psycho Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	81
31	Polar	SOUS LES VENTS DE NEPTUNE	F. VARGAS	Viviane Hamy	6
32	Polar	LA LIONNE BLANCHE	H. MANKELL	Seuil	8
33	Roman Qc	ET QUOI ENCORE!	D. BOMBARDIER	Albin Michel	2
34	Roman	LES COLORIES	A. JARDIN	Gallimard	7
35	Essais Qc	LE PERDANT	M. BISAILLON	les Intouchables	5
36	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	189
37	Roman	L'ENFANT DE NOË	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	5
38	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	16
39	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'Émeraude, t. 1, t. 2, t. 3 et t. 4	A. ROBILLARD	de Mortagne	14
40	Roman	LE BIZARRE INCIDENT DU CHIEN PENDANT LA NUIT	M. HADDON	Robert Laffont	10
41	Guide Qc	RITES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2004	COLLECTIF	Ulysse	9
42	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!	T. D'ANSENBURG	L'Homme	175
43	Roman Qc	SORCHA DE MALLANG	D. LACOMBE	vib éditeur	13
44	Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	15
45	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?	J. SPENCER	Michel Lafon	181

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION
LIVRES D'OCCASION DE QUALITÉ

- ◆ Livres d'art et de collections
- ◆ Canadians
- ◆ Livres anciens et rares
- ◆ Littérature
- ◆ Philosophie
- ◆ Sciences humaines
- ◆ Service de presse

Faites-nous part de vos desiderata

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal), Montréal
514-522-8848 1-888-522-8848
7 jours 7 soirs de 10h00 à 21h00
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC. POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

Écrire au bout de son souffle

Petit livre fragile, tendre et drôle à la fois, écrit avec simplicité dans une prose libre et buissonnière, *Les Voiliers blancs* suit le destin de trois femmes et d'un homme dans une ville au bord de la mer. Céleste, trois ans, domine le roman. Impossible de résister à l'esprit d'enfance, d'abandon et d'insouciance de la gamine qui contraste avec la profondeur des tourments adultes.

Le roman, polyphonique, se veut d'abord un cri de vérité. Il parle de quête personnelle, d'amour, d'amitié, de solitude, de fuite, de voyage, d'ailleurs, avec en point de mire la vieillesse et la mort. Véritable labyrinthe d'émotions, le texte titube un peu, tombe parfois dans la joliesse, mais dans l'ensemble le message est clair, les mots de tous les jours, murmurés, et les regards doux.

Poète et romancière, Hélène Harbec vit à Moncton depuis 1970. Ex-réalisatrice, scénariste et recherchiste à Radio-Canada et à l'ONF, elle se consacre aujourd'hui pleinement à l'écriture. Elle a reçu en 2002 le prix littéraire Antonine-Maillet/Acadie Vie pour son recueil de poésie *Va*.

Quand est-ce que la mer finit?

Céleste vit avec sa mère Florence, chef de famille monoparentale et infirmière-auxiliaire dans un centre d'hébergement. Sa gardienne, Voisine — c'est ainsi qu'elle s'est présentée à Céleste et le nom lui est resté —, lui lit le dictionnaire, regarde avec elle les reproductions des grands peintres et lui raconte des histoires à partir des tableaux. La petite, «qui sera poète, juré, cra-



Suzanne Giguère

ché», écrit ses premiers poèmes: «il neige des plumes de pissenlits / sur toute la ville / ça chatouille les joues».

Quand cela fait des jours que sa mère n'a pas pris le temps de lire et de jouer avec elle, Céleste se cache dans la manche de son chandail pour pleurer. D'autres fois, elle prend son petit chien en peluche, Mousse, le couche dans une main et avec l'autre main lui fait un abri.

Elle aime observer les araignées et les insectes qui font «des chatouillements», collectionne les bourgeons séchés, les pierres des champs, les galets, les plumes, les bouteilles de sable et les coquilles d'œufs. Enfin, elle «invente des sons anglais» pour parler à sa nouvelle amie Allison.

L'enfant à la curiosité inépuisable questionne sa mère et sa gardienne sans relâche. «C'est quoi une grue cendrée?» «C'est quoi une odeur de sainteté?»

«Quand est-ce que la mer finit?» «Combien ça pèse un nuage?» «À quelle heure arrive l'orage?» A Voisine qui lui parle de ses baignades à la belle étoile, elle demande, candide: «Tu ne te noies jamais?» Témoin d'une discussion sur la foi, la religion, le salut et la perte, entre sa mère et Thomas, son compagnon écrivain, elle réclame des explications: «À qui rend-on son âme quand on en a fini, maman? Pourquoi l'âme décide-t-elle de s'en aller? L'âme, est-ce que c'est comme du vent dans l'arbre?»

Le récit des plaisirs minuscules de Céleste — quand elle s'accroche à son cerf-volant dans les champs ou que ses rires «éclatent comme des bulles sur la céramique blanche» — baigne dans une légèreté narrative. Le ton devient plus grave lorsque la romancière traverse dans le monde des adultes. Voisine passe au large de sa vie, visiblement ombragée par la solitude: «S'imagine que quelqu'un d'autre que moi se mettrait à boire.» Florence, abasourdie par le départ précipité de son amoureux en Corse, se demande si les liens affectifs ne sont que des fictions qui meurent avant la fin du jour. Thomas, pressé par «une sorte d'exigence intérieure», plaide qu'«on peut aimer et vouloir partir». Au début du roman, Céleste constate que ses proches semblent fatigués. À quoi reconnaît-on les gens fatigués? Ils s'agitent, rendant impossible l'entrée en eux d'un repos, d'un silence, d'un amour. Dans leur quête, Voisine, Florence et Thomas tentent d'ouvrir en eux cet espace.

Effleurements

D'autres questionnements, cette fois sur le sens du

voyage terrestre et de son aboutissement, sont évoqués à travers les portraits émouvants des patients de Florence. Dans ces pages poignantes mettant en scène des personnes âgées, rien n'est dit ou presque. La romancière, par effleurements, touche du doigt leur tristesse. Elle décrit leur courage avec une exactitude douloureuse. De la même manière, elle découvre la force de leur espérance: un vieux regarde loin, très loin, pardessus l'épaule de Florence. Ce qu'il voit semble si beau qu'elle se retourne: «Il n'y avait que le mur et tout ce que l'on pouvait imaginer derrière.»

Malgré de courts chapitres où chaque phrase retient l'essentiel et de bons dialogues, *Les Voiliers blancs* demeure inégal sur le plan formel. La maîtrise n'est pas toujours tenue. Hélène Harbec n'a certainement pas épuisé tout ce qu'elle a à dire. A-t-elle l'ambition d'«écrire au bout de son souffle», comme le suggère Thomas dans sa quête éperdue de création? «C'est au cours d'un long voyage qu'on juge l'endurance d'un coursier», dit un proverbe chinois. Souhaitons que l'auteure mène d'autres incursions sensibles dans les mondes intérieurs de l'enfance et de l'âge adulte. En attendant, laissons-nous bercer par une de ses phrases pleine de grâce: «L'après-midi touchait à sa fin. Tout le monde semblait être passé à côté de quelque chose...»

LES VOILIERS BLANCS

Hélène Harbec
Les Éditions Perce-Neige
Moncton (Nouveau-Brunswick), 2004, 232 pages

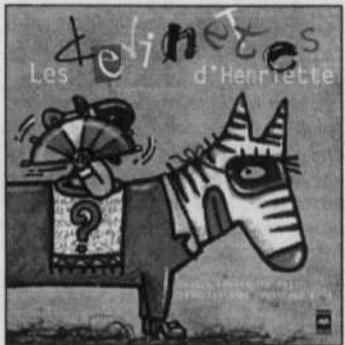
JEUNESSE

La poésie dans la chambre des petits

GISÈLE DESROCHES

Ils nous arrivent presque en même temps. Deux albums de poésie coup sur coup. Pensés et illustrés pour de jeunes enfants. À partir de quatre ans. Des cadeaux, vraiment.

Le premier, *Mimi chat*, contient une double poésie sur le thème du chat: celle des mots et celle des illustrations. Dix-huit courts poèmes de Bernard Boucher, personnels et touchants, tissés à même une relation que l'on sent intime avec la chatte Mimi. Quelques très jolies images qui laissent une trace. Et les illustrations d'Anne Villeneuve qui présentent une Mimi espiègle et coquine dans un décor vivant et coloré, à peine esquissé. L'album, de petit format, laisse une empreinte «d'humour insouciant», comme on dit dans le communiqué. Tout à fait ça.



Les Devinettes d'Henriette est un recueil plus imposant, cartonné et glacé, présentant quarante courts textes d'Henriette Major constituant autant de devinettes simples, énoncées à la manière de poèmes et dont les réponses sont données à la fin de l'album. Véritable déploiement de

créativité et de couleurs, les illustrations constituent un régal de formes, d'astuces et de textures dont l'œil ne se lasse pas. Elles sèment d'ailleurs des indices ici et là pour aider le lecteur. Philippe Béha signe à lui tout seul cette spacieuse mise en pages et en images. Un album qui devrait trouver sans peine le chemin des garderies, des écoles et des chambres d'enfant.

MIMI CHAT

Texte de Bernard Boucher, illustrations d'Anne Villeneuve
Les 400 Coups, 2004, 32 pages

LES DEVINETTES D'HENRIETTE

Texte d'Henriette Major, illustrations de Philippe Béha
Hurtubise HMH, 2004, 88 pages

POÉSIE

Portraits poétiques en chaîne

Rencontre avec Zéno Bianu, directeur de «Jean-Michel Place/Poésie»

PATRICK KÉCHICHIAN
LE MONDE

Quatre années d'existence, dix-neuf volumes parus, reliés, sous la maquette originale et audacieuse du peintre Michel Mousseau: la collection «Jean-Michel Place/Poésie» a su s'imposer par sa forme autant que par son contenu. Pour Zéno Bianu, traducteur, poète et homme de théâtre, qui la dirige, il s'agit de proposer des «livres-miroirs, résolument subjectifs, des livres-rencontres, des face-à-face, essentiels, nerveux, à même de susciter, selon la formule de Bernard Noël, «un retour de présence»».

Contemporains également, puisque les auteurs qui font l'objet de ces brèves monographies, classiquement accompagnées d'un choix de textes et d'une biobibliographie, appartiennent à notre présent, proche ou lointain: *Matthieu Messagier* (par Renaud Ego), *René Char* (par Gilles Plazy), *Charles Juliet* (par Jean-Pierre Siméon), *André du Bouchet* (par Antoine Emaz), *Armand Gatti* (par Marc Kravetz), ou bien *Paul Celan* (par Laurent Cohen), *Jack Kerouac* (par Yves Buin), *Marina Tsvetaïeva* (par Linda Lè), *Allen Ginsberg* (par Jacques Darras), *Roberto Juarroz* (par Michel Camus), *Octavio Paz* (par Serge Pey), *Sylvia Plath* (par Valérie Rouzeau), *Roger Gilbert-Lecomte* (par Cédric Demangeot), *Lokenath Bhattacharya* (par Marc Blanchet)...

«Il s'agit, précise Zéno Bianu, de décliner la poésie contemporaine, disons de 1950 à nos jours (la collection comporte bon nombre d'auteurs vivants ou disparus récemment), en des créateurs singuliers, inclassables: de marquer, de dessiner un terri-

toire, qui serait celui des écritures d'intensité. Au fond, la collection pourrait avoir pour devise cette phrase de Celan: «Le poème élève une exigence d'infini.»

Heureux croisements

La véritable originalité de cette collection n'est pas la plus visible. On la repère d'abord dans le choix de certains auteurs qu'il a fallu tirer de l'amnésie ou de la négligence (tels Paul Valet, Gabriel Guez-Ricord, Stanislas Rodanski...) ou emprunter à d'autres univers, comme Armand Gatti.

Ensuite, elle apparaît à la lecture, avec des fortunes diverses mais jamais indifférentes. «Le principe ici est de solliciter des poètes pour écrire sur d'autres poètes, avec lesquels ils entretiennent un lien particulier, disons, d'allié substantiel. Écrire des essais courts, plus proches de la célébration inspirée (fut-elle critique) que de la thèse discursive.»

Souvent, on constate d'heureux croisements... Jacques Lacarrière, qui vient d'être portraituré en «sacré bricoleur de l'esprit» par Luis Mizon, est l'auteur du *Paul Valet*; et rien n'empêche d'attendre un prochain Luis Mizon, poète plus que notable, dans la collection! Enfin, André Velter, auquel Gérard Noiret — sujet virtuel lui aussi — vient de se consacrer, a lui-même écrit un *Ghèrasim Luca*...

La chaîne n'est donc pas rompue! Elle va se prolonger par de prochaines rencontres: Pierre Jean Jouve (par Franck Venaille), François Augiéras (par Joël Vernet), Franck Venaille (par François Boddart), Gustave Roud (par Gérard Titus-Carmel), Serge Pey (par Arlette Albert-Birot), Jean-Luc Parant (par Jean-Louis Giovannoni).

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Alain Horic, à l'ombre du géant magnifique

CHRISTIAN DESMEULES

On n'en a pas fini avec les témoignages consacrés à Gaston Miron — et pour cause. Il y a ceux qui savent. Ceux qui ont vu «l'homme qui a vu l'ours», ceux qui l'ont déjà aperçu marchant sur l'avenue du Mont-Royal, sa pile de journaux sous le bras. Tous ceux qui l'ont fréquenté, croisé, lu, aimé. Et il y a ceux-là, plus rares, qui ont partagé l'aventure d'une vie vécue sous le signe des livres et de la poésie.

Compagnon de la première heure, Alain Horic vide aujourd'hui quelques-uns de ses tiroirs. Il a compris que l'histoire appartient peut-être plus à ceux qui l'écrivent qu'à ceux qui la font, et a senti le besoin de rétablir certaines «vérités» mises à mal par des témoins pressés, motivés par «la surexcitation de la flatterie impudique [qui] dérive de mobiles intéressés». Dans ces pages où flotte parfois une légère odeur de règlements de comptes, l'ancien éditeur se désole de voir que Miron semble valoir davantage mort que vivant, mais ne s'empêche pas d'ajouter lui aussi sa petite danse à un «culte des fossiles» que par ailleurs il dénonce.

«Émigrant politique», arrivé à Montréal en 1952 à l'âge de 23 ans de sa Bosnie natale après être passé par la Légion étrangère et la France, proche collaborateur de l'Hexagone dès 1955, Alain Horic forme seul avec Gaston Miron, à partir de 1964, la quatrième équipe de direction de cette petite maison d'édition d'abord vouée à la poésie. «L'Hexagone et ses poètes ont été, juge-t-il, avec d'autres forces, écrivains, artistes, activistes, progressistes et mouvements, les initiateurs et les animateurs essentiels de l'accélération de l'histoire.» Rien de moins. Pratiquement seul à la barre de l'Hexagone de 1981 à 1991, poète, éditeur et homme d'affaires, il y a aussi fondé avec Miron la collection de poche «Typo».

De ce Miron éditeur, passionné mais souvent désorganisé, Alain Horic dresse un portrait sensible mais aussi parfois critique: «Il est présent, apparaît, participe, assiste, colloque sans relâche. Il est visible et mobile, il crée l'écran, les lieux, le paysage.» Une petite soixantaine de pages pleines de trous, auxquelles s'ajoutent un entretien déjà publié et réalisé en 1989 — «Le défi d'un éditeur littéraire». De brefs témoi-



SOURCE ÉDITIONS DE L'HEXAGONE

Alain Horic et Gaston Miron.

gnages sur Gérard Godin, Pierre Vallières et Roland Giguère. Des fac-similés de contrats. Autant de pièces à conviction pour un débat qui n'aura lieu qu'à huis clos. Et pourquoi pas *Mon parcours d'éditeur*, point?

Ni tout à fait livre d'hommage, ni plus que véritables mémoires d'éditeur, le *Parcours* d'Alain Horic prend souvent des allures de procès-verbal tatillon: une écriture plutôt impersonnelle mise au service de faits et de dates, de récapitulatifs. Une volonté de remettre les pendules à l'heure, d'honorer une arjité immortelle et un poète immense, bien entendu, mais aussi une tentative d'échapper un peu à l'ombre de ce géant magnifique.

MON PARCOURS D'ÉDITEUR AVEC GASTON MIRON

Alain Horic
L'Hexagone
Montréal, 2004, 176 pages

Marché francophone de la poésie

du 27 au 30 mai
place Gérard-Godin
(métro Mont-Royal)

Samedi 29 mai, 14h 30

du 27 au 30 mai

Aventures singulières des jeunes éditeurs et revuistes

PRIX DU POÈTE

Table ronde animée par Marie-Andrée Lamontagne, avec Daniel Canty (C'est selon), Jean-Simon DesRochers (Dialogs), Bertrand Laverdure (Les Petits Villages) et André Racette (Rodrigol).

Dévoilement du nom du lauréat

- Michel Garneau,
- Michèle Lalonde
- Pierre Morency

Sous le chapiteau, Place Gérard-Godin (métro Mont-Royal)

Les visiteurs sont invités à voter pendant le Marché pour un des trois candidats, en se procurant le formulaire de participation disponible sur le site.

présenté par

Maison Poésie

LE DEVOIR

Commandité par la Caisse populaire du Mont-Royal et décerné par vote populaire.

Pour information : <http://esthetiqueetpoetique.uqam.ca/activites.htm>

LES ÉDITIONS DU NOROÏT
www.lenoroit.com

LAURÉAT DU PRIX DE POÉSIE
TERRASSES SAINT-SULPICE
DE LA REVUE ESTUAIRE 2003

Yves Gosselin, Patmos

Autres finalistes :
• Pierre Barrette, Portrait de l'ascète en coureur de fond
• Paul Chamberland, Au seuil d'une autre terre
• Joël Pourbaix, Labyrinthe 5

ÉDITIONS DU NOROÏT

Canal des arts et des lettres Québec

UQAM

cep

Desjardins Caisse populaire du Mont-Royal

Le Conseil des Arts du Canada / The Canada Council for the Arts

Partenaire culturel / Cultural Heritage

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada

inité d'honneur / Reconnaitement des éditeurs francophones

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Lire en pays dominé

JOHANNE JARRY

Elles sont des femmes qui couvrent leur corps de la tête aux pieds, vivent dans un monde dont il semble difficile de franchir le seuil. C'est en les regardant étendre leur lessive ou aller chercher leur enfant à l'école que j'ai lu *Lolita à Téhéran* d'Azar Nafisi, curieuse de décoder les signes d'une vie qu'elles exposent le moins possible, tentant parfois d'imaginer l'une d'elles plongée dans la lecture du roman de Nabokov.

Azar Nafisi a étudié la littérature aux États-Unis. De retour en Iran à la fin des années soixante-dix, elle enseigne la littérature à l'université de Téhéran jusqu'en 1995, année où elle se sent forcée de démissionner parce qu'elle résiste au port du voile, rendu de nouveau obligatoire pour les femmes. Elle ne baisse pas les bras, décide de réunir chez elle sept étudiantes qui souhaitent poursuivre une libre exploration de l'univers de la fiction. Ce qu'elle leur répète sans cesse: «Ne réduisez jamais, en aucune circonstance, une œuvre de fiction à une copie de la réalité; ce que nous recherchons dans les livres n'est pas tant la réalité que l'apparition soudaine de la vérité.»

Lire Lolita à Téhéran est le récit de rencontres formelles (années d'enseignement à l'université) et informelles (chez l'auteure) autour des œuvres de Vladimir Nabokov (*Lolita*), F. Scott Fitzgerald (*Gatsby le magnifique*), Joseph Conrad (*Nègre du Narcisse*), Henry James (*Daisy Miller*, *Washington Square* et *Les Ambassadeurs*) et Jane Austen (*Orgueil et préjugés*). Intense et engagée dans ses lectures, Azar Nafisi propose des analyses pertinentes, parfois même surprenantes (sa lecture de *Lolita*), par lesquelles elle met aussi en question le militantisme aveugle et la montée de l'intégrisme. La littérature joue donc pour elle et ses étudiantes un rôle fondamental dans la mesure où «nous devons espérer trouver un lien entre les espaces ouverts par les romans et les lieux confinés de notre enfermement».

En 1980, l'Irak déclare la guerre à l'Iran. Huit années plus tard, le pays compte plus d'un million de morts et de blessés. À Téhéran, les librairies ferment, l'état se resserre. Mais Azar Nafisi dispose encore d'une marge de manœuvre lui permettant d'exposer ses étudiantes et ses étudiants à la lecture de *Gatsby le magnifique*. Ceux qui sont politi-

INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Lire Nabokov à Téhéran...

quement engagés contestent le roman bourgeois de Fitzgerald, blâment les écarts de *Gatsby*. Azar Nafisi leur répond: «On ne lit pas *Gatsby* [...] pour apprendre que l'adultère est ou non condamnable mais pour découvrir combien des choses telles que l'adultère, la fidélité et le mariage sont des questions compliquées. Un grand roman apporte un éclairage intellectuel et émotionnel nouveau sur la complexité de la vie et des individus. Il nous empêche de tomber dans le pharisaïsme qui conçoit la morale comme un ensemble de formules fixant définitivement le bien et le mal...»

Même s'il est un peu brouillon, *Lire Lolita à Téhéran* témoigne d'une expérience où la littérature a permis à celles et ceux (moins nombreux) qui le voulaient de ne pas se soumettre complètement à l'idéologie dominante; parmi ces femmes qu'on oblige à porter le voile, il y en a qui résistent au contrôle et à l'enfermement par la pensée. Il me semble toutefois important de préciser qu'Azar Nafisi est une intellectuelle marquée par une éducation universitaire américaine qui l'a beaucoup impressionnée (elle vit d'ailleurs à Washington maintenant) et qui disposait des moyens économiques lui permettant de défendre ses convictions littéraires, ce qui ne correspond pas nécessairement à la réalité de la majorité des femmes iraniennes.

LIRE LOLITA À TÉHÉRAN

Azar Nafisi
Traduit de l'anglais
par Marie-Hélène Dumas
Plon
Paris, 2004, 389 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Avec *Denier couteau*, un dixième roman qui s'inscrit dans la foulée régulière d'un projet romanesque cohérent et stable, Jean-Pierre Milovanoff confirme son attachement aux petites gens invisibles du sud de la France. L'écrivain excelle dans l'art du portrait: il réussit à mettre en lumière des êtres faibles, mélancoliques et contrariés, mais tenaces, qu'aucune actualité ne distingue.

Quel est le fil de la lecture? Si l'intrigue est ténue, la construction n'a pas de faille. En trois parties autonomes, qui racontent trois périodes de la vie d'Isidore, ouvrier qui tombe en chômage, puis espèce de majordome dans une riche propriété, Milovanoff cerne un monde anonyme et muet, à peine promis aux joies et passions qui caractérisent d'ordinaire la vie de chacun.

Un tel roman s'inscrit aux antipodes de la réussite et du vedettariat que le genre, attaché à l'inspection autant qu'à la dignité de la réalisation de soi, rend séduisant et vendeur. Retour, donc, à l'éclairage falot du réverbère: il s'y tient un type d'individu que tout écarte des feux de la rampe.

THIERRY BISSONNETTE

Née à Bruges, Régine Vandamme a adopté le français comme langue seconde avant d'en faire son instrument littéraire, d'abord avec le roman *Ma mère à boire*, qui lui valut en 2001 le Prix de la première œuvre du ministère de la Communauté française. Tout en s'exprimant à de futurs récits, elle s'est lancée depuis dans un texte inclassable, où l'autofiction rencontre la variation oulipienne. *Ma voix basse* propose en effet un soliloque ludique et intime, grincant et jubilatoire, qui se donne simultanément comme carnet et comme dérive musicale.

Ce «roman» à contrainte se développe à partir de quelques principes assez simples. Chaque chapitre répond à une question en apparence banale, et ce sous la forme

ROMAN FRANÇAIS

Les rendez-vous furtifs de Milovanoff

Jours de pluie

Si Milovanoff s'est adonné à l'écriture théâtrale, dans les années 90, était-ce pour mieux cerner ce qu'un bref moment d'incarnation scénique exige en précision et en intensité? Comme au temps où Beckett réussissait le triomphe paradoxal de deux clochards qui attendaient Godot en vain, le romancier s'attache à faire vivre un être furtif et fuyant prénommé Isidore.

Ce célibataire Isidore, alcoolique à ses heures, ne demande rien à personne; pourtant, le simple rapport humain sort inexorablement le personnage de la voie tracée. D'un univers de ruminations circonscrites, il passe à une nuit profonde où il s'enfonce dans les non-lieux du rejet social et de l'abandon.

Tous les personnages de Milovanoff vivent aux limites du temps présent. Il est rare qu'une nécessité les signale; perdants, souvent atones, ils s'effacent sans humour. Isidore, qui a été un enfant battu, a pourtant tout fait pour se conformer à la norme: boulot soumis, thérapie régulière, respect humain dans les sentiments, discrétion humble. Isidore a même aimé. Mais le vide s'est installé, gris comme un jour de pluie, et Isidore tourne en rond.

Rien ici de ce qui rend un autre romancier des humeurs intangibles,

Éric Chevillard, si soudain joyeux. La pente fatale des actes insignifiants, des compromis et des veuleries courantes mène Milovanoff vers les actes erratiques et vains qui troublent la tranquillité apparente du quidam. Il décrit les pensées obsessives, les actes maniaques, les rêves épouissants à force de constriction mentale. Entre les lignes qui cernent Isidore, sous sa carapace d'invincibilité, les mots laissent une drôle de trace dérangeante.

Maître et serviteur

Le roman se déploie en trois actes qui rappellent le monde des vies minuscules cher à Pierre Michon. Si celui-ci signait *Maîtres et serviteurs*, c'était pour y vanter les lubies et les balourdises vives et peintes par Goya. D'autres portraits littéraires sont venus ajouter leur touche de mystère, leurs rendez-vous fiévreux, leurs attitudes guidées ou leurs pensées hallucinées et leurs rêves tordus dont des crayons habiles ont su décrypter les maquillages. Ce mélange de laid et d'humanité n'est pas exempt de sens ni de profondeur.

À l'aide de deux personnages qui se correspondent, un maître et un serviteur, Milovanoff peint les ombres qui annoncent la fin des plus petits bonheurs. Par exemple, c'est un garçonnet entrevu qui défait

un amour, une jalousie de femme qui fait renvoyer un serviteur, un couteau dérobé qui provoque une rencontre; les faits sont dérisoires.

Seuls deux personnages féminins ont quelque consistance, sans attirer vraiment de sympathie: elles se glissent dans la vie des deux hommes et les croisent ensemble. À l'insu des intéressés, elles provoquent les souvenirs, les regrets, les chutes. Le brouillard recouvre la lumière, et la nuit s'étend, libératrice des clowns et des démons. Une douce complicité d'insomniaques amène un apaisement acceptable.

L'écriture dépouillée de Milovanoff est ambiguë; elle trace des liens qui se défont à peine noués, des battements de cœur à des actes qui demeurent inaccomplis, des gestes purs et gratuits. La tâche est ingrate, mais le résultat est heureux: au-delà du paradoxe, les voix désaccordées font entendre un ensemble d'impressions claires et dé mêlées. Ceux qui cèdent leur place ont l'orgueil de leur assurance dans le naufrage. Douce consolation d'un monde sans pitie ni perfection durables.

DERNIER COUTEAU

Jean-Pierre Milovanoff
Grasset
Paris, 2004, 245 pages

LITTÉRATURE BELGE

Chuchotement salutaire

de deux énumérations, l'une positive, l'autre négative. À partir de phrases telles: «Qu'est-ce que t'attends?», «A quoi tu penses?», «Qu'est-ce que t'as?», «Qui est-tu?», «Comment ça va?», la narratrice s'adonne à des associations allant du ras des pâquerettes à une plus grande fantaisie, dans une manière sérieuse qui n'est pas sans rappeler Pèrec ou Beckett. On pourra aussi faire des liens avec l'Herménégilde Chiasson de *Conversations* ou de *Actions*, installations textuelles modestement kafkaïennes.

Malgré son apparence anecdotique, le livre de Vandamme devient rapidement un exutoire poétique où se lit en pointillé la trame d'une existence pleine de tendresse et de cynisme, dans une alternance de légèreté et de gravité. Faisant régulièrement référence à elle-même, l'écriture n'en est pas moins naturelle, comme en témoigne cet

extrait de la réponse à «Qu'est-ce que tu fais?»: «Je fais mes courses avec un cabas et, quand j'étais petite, j'allais à l'école avec une carnassière, cabas et carnassière sont des mots que j'aime bien. Je fais demi-tour; une fois sur trois, j'oublie un truc à la maison, le matin. Je fais toujours mon repassage le dimanche, peut-être parce que c'est le jour qui fait le moins de plis dans la semaine.»

Jouant habilement de la discontinuité, l'auteure multiplie ses interlocuteurs, passant constamment de l'époux à ses enfants, à sa mère, à ses amis, sans que ce tourbillon d'adresses obscurcisse son propos. Une fois accepté le cours énumératif de ce flux de conscience, on est d'ailleurs tenté d'oublier son contenu pour glisser dans sa musicalité, faite de rhapsodies et de résolutions: «Je crois que les visionnaires sont des gens qui ont mis des rêves dans leurs

moteurs. Je crois que tu es mieux avec quelques kilos de moins, surtout quand tu te couches sur moi. Je crois que l'homme optimiste est une espèce en voie d'extinction et que le monde est davantage sensible à la disparition d'autres espèces animales. Je crois qu'il en va des femmes clowns comme des femmes poètes: elles sont rares. Je crois être juste. Je crois t'aimer bien.»

Impudique et d'une salutare hystérie, *Ma voix basse* nous est si familier qu'il semble parfois avoir été écrit par une Québécoise. Portrait d'une quarantaine aigre-douce, il s'agit là d'un deuxième pas littéraire réussi, qui incite à surveiller de près Régine Vandamme.

MA VOIX BASSE

Régine Vandamme
Le Castor astral
Bordeaux, 2004, 165 pages

AUFICITION

Douce vengeance

JULIE CARPENTIER
LE DEVOIR

Louise est sous le choc. La maîtresse de son beau-père, Paula, ex-mannequin au «regard de tueuse», lui a volé son mari. Adrien et elle s'aimaient comme deux enfants terribles depuis la fin de l'adolescence. Dans la peau de Louise, Justine Lévy sombre et perd le goût, le désir, le sens même de la vie. Elle n'a plus le courage ni d'être heureuse, ni d'avoir mal, ni d'avoir peur. Les anxiolytiques et amphétamines doublés d'une grave dépression réussiront presque à l'achever. Cela aurait pu durer: seul un nouvel amour permettra à Louise de réapprendre les gestes et de retrouver la saveur de l'existence.

Dans son deuxième roman intitulé *Rien de grave*, Justine Lévy, fille du très médiatique Bernard-Henry Lévy, raconte sa rupture, il y a trois ans, avec son mari. Rien de plus banal, direz-vous. Mais cette saga a fait la une de tous les magazines *people* de l'Hexagone. Voilà: alors qu'elle n'avait pas encore 18 ans, Justine est tombée amoureuse du fils du meilleur ami de son père. Elle s'est mariée avec Raphaël, dont le papa est l'éditeur Jean-Paul Enthoven. Raphaël est aujourd'hui le compagnon — et le héros d'une chanson — de Carla Bruni, top-model d'origine italienne devenue chanteuse, et heureux papa. Et on dit que le couple maudit a accepté de poser à la une de *Paris Match* en mars en réponse à ce livre en forme de règlement de comptes.

«Bien sûr qu'il y en a [des règlements de comptes], mais ça sert aussi à ça, la littérature en général, expliquer Justine Lévy dernièrement dans une interview donnée à un quotidien français. J'aimerais juste qu'on prenne un peu de distance avec les personnages réels car ils sont très fantasmés dans le roman. Ce sont des règlements de comptes avec les autres, avec moi, avec ma faiblesse, avec plein de choses de moi que je déteste et que je mets en avant dans le livre. Je n'ai pas pris de poses avantageuses pour moi. Et puis ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les bons sentiments, je n'aurais pas pu écrire deux lignes sur les bons sentiments. J'aime les grimaces, les plaies, les failles, les vices, les mensonges, là où ça gratte...», lance l'écrivaine de 29 ans.

Pour exorciser la peine de cette rupture vécue

comme une trahison, Justine Lévy livre un roman très personnel où elle raconte sa dépendance aux amphétamines, la mort de sa grand-mère qui l'a élevée, l'avortement, les chirurgies plastiques de Paula/Carla, le cancer de sa mère — héroïne de son premier roman, *Le Rendez-vous* (1995) — et le soutien de son père. La misère d'une petite fille riche qui habite le chic VI^e arrondissement parisien.

Au début, on peut se sentir un peu voyeur devant ce déballeage intime; l'usage de pseudonymes aide à peine à faire abstraction de la réalité des personnages. Toutefois, même si ce roman exutoire semble s'intéresser que pour ses clés biographiques, on finit par se laisser toucher par ce monologue au ton juste, dont les mots d'un style *trash* plaisant se déversent en un flot continu, sans prendre le temps d'une virgule.

Dans cette confession urgente d'un enfant du XXI^e siècle, l'écrivaine n'épargne personne et surtout pas elle-même. Sa force réside dans une légèreté de ton et une bonne dose d'autodérision. Derrière des mots-hachoirs et des sentiments très fortement développés, Justine Lévy nous rassure: rien de grave, aujourd'hui elle va bien. Quand on la quitte, à la fin de l'histoire, Louise/Justine est en train de se reconstruire. On referme le livre avec douceur pour éviter de la bousculer.

Sorti en février en France, *Rien de grave* s'est hissé, en quelques jours, en tête des meilleures ventes. Justine Lévy connaissait un succès d'édition au moment où sa rivale était consacrée par un prix Victoire de la musique. On dit aussi que Raphaël prépare sa version de l'histoire, «qui sera très violente», envisage Justine. On peut dire que l'autofiction n'est pas que littérature: dans ce cas comme dans bien d'autres, elle peut être aussi, pour les *people*, l'arme d'une douce vengeance. L'histoire est donc à suivre, mais surtout la carrière de Justine Lévy, écrivaine en devenir.

RIEN DE GRAVE

Justine Lévy
Stock
Paris, 2004, 198 pages



Marché
francophone
de la poésie

du 27 au 30 mai
place Gérald-Godin
(métro Mont-Royal)

Samedi 29 mai, 20h30

Hommage à Roland Giguère

Hommage à Roland Giguère par ses proches et ses amis: Denise Boucher, Cécile Cloutier, Claude Haeflery, Alain Horic, Paul-Marie Lapointe, Yves Préfontaine, Michel van Schendel et Marthe Gonneville, sa compagne.

Sylvain Daigneault au piano et Pierre Côté à la contrebasse.

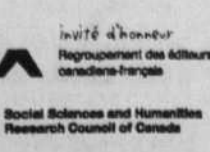
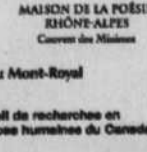
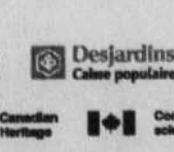
Animé par Guy Marchamps

À la maison de la culture Plateau-Mont-Royal: 465, avenue du Mont-Royal Est (métro Mont-Royal)

Entrée libre

présenté par **Maison poésie** LE DEVOIR

Pour information: <http://esthetiqueetpoetique.uqam.ca/activites.htm>



Lecture d'été

LE DEVOIR

PUBLIÉ LES SAMEDIS

12 & 19

JUIN

TOMBEÉ PUBLICITAIRE
LE 7 ET 14 JUIN

ESSAIS

De la radio extrême au Québec

On l'appelle *trash radio*, radio-poubelle ou encore radio de confrontation. Certains, qui ne lisent probablement pas ce journal, s'en délectent. Elle fait rire, affirment-ils, mais, surtout, elle dit «les vraies affaires». Apparue aux États-Unis dans les années 60, cette *talk radio* vulgaire et agressive n'a pas épargné le Québec, où elle sévit plus particulièrement dans la région de Québec par les voix tapageuses de Jean-François Fillion et du «roi» André Arthur. Le principe en est simple: des propos choquants, dénigrants ou obscènes balancés par un animateur-vedette à un auditoire complice sur le dos de tiers absents.

Compte tenu du caractère franchement inacceptable du phénomène, vaut-il la peine d'en faire l'analyse? Ne serait-ce, me semble-t-il, que pour mieux comprendre cet univers et la fascination qu'il suscite, de même que pour mieux démasquer ses variantes moins extrêmes mais néanmoins dommageables (par exemple, les styles Mailloux, Proulx ou Mongrain), l'exercice s'impose. En 1995, un collectif dirigé par Florian Sauvageau et intitulé *Les Tribuns de la radio* s'était penché sur le phénomène. Cette fois-ci, c'est une équipe de spécialistes du langage de l'Université Laval, sous la direction de Diane Vincent et Olivier Turbide, qui s'est attelée à cette tâche. Savantes, brillantes, très éclairantes et facilement transposables à des phénomènes connexes, les considérations qu'ils nous présentent dans *Fréquences limites - La radio de confrontation au Québec* témoignent avec force de la nécessité d'un discours universitaire qui ne craint pas de sortir de sa tour d'ivoire. Il s'agissait, écrivent les directeurs de ce projet, de «montrer aux étudiants (et à la communauté) que les analyses de discours permettent d'aborder un phénomène social complexe et de s'impliquer avec pertinence dans un débat de société». Ils peuvent dire, sur toute la ligne: mission accomplie!



Louis Cornéliier

Les vraies affaires?

Figure dominante de la radio extrême québécoise, André Arthur est le principal sujet de *Fréquences limites*. Quelles sont ses stratégies? Ses cibles? Quel impact social ont ses discours? Maître du dénigrement, Arthur, pour attaquer ses principales cibles que sont le gouvernement, l'Église catholique, le corps professoral, l'armée et les syndicats, déploie une rhétorique solide qui fait appel à de multiples figures de style et à divers procédés discursifs de présentation. Ces techniques, on le constate à l'analyse, lui permettent de prétendre dire «les vraies affaires» au moment où il ne dit, en fait, que «des affaires qui ont l'air vrai». Maître, aussi, de l'impolitesse, Arthur transgresse sans cesse les règles de l'interaction humaine en méprisant les interlocuteurs qui s'opposent à ses opinions populistes.

Et puis après?, rétorqueront peut-être ceux pour qui il ne faut pas faire tout un plat de ces clowns agressifs qu'on peut toujours ne pas écouter si ça nous chante. Le problème, indiquent Vincent et Turbide, c'est que ces communicateurs influencent le discours public: «Ils influencent à cause du ton qu'ils utilisent et qui est reproduit dans la société. Ils influencent parce qu'ils ont

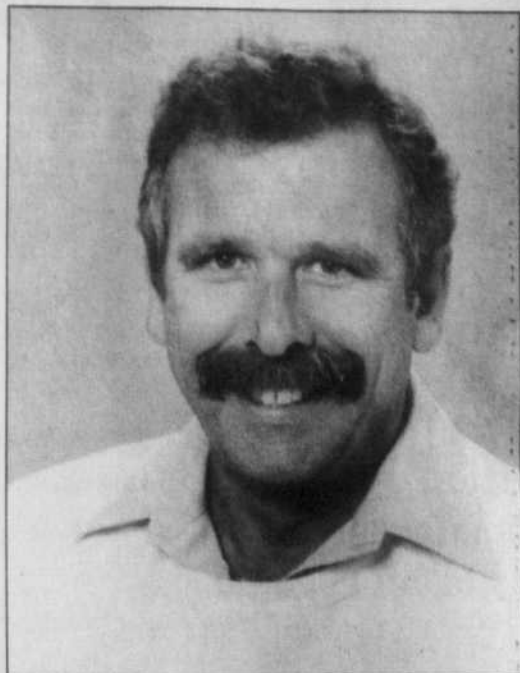
des auditeurs qui font sortir de l'espace radiophonique leurs propos insultants, dévalorisants et mensongers. Ils influencent parce qu'ils poussent des gens à agir, à haïr, à se faire justice.»

Peut-on en dire autant du «psy à l'écoute» Pierre Mailloux et de son collègue Marc Pistorio (qui n'est plus en ondes), qui jouent les conseillers radiophoniques? Moins ouvertement agressifs que les Arthur et Fillion, les deux psys sont-ils pour autant moins dommageables? Dans une analyse très solide qui fait appel aux thèses de Michel Foucault, Yves Couturier, Dominique Gagnon et Sébastien Carrier répondent non à cette question. Plutôt qu'à une activité d'information ou même à un débat, indiquent-ils, c'est à une «activité d'intervention sociale visant à instruire la responsabilité individuelle de développer le souci de soi» que se livrent les deux psys.

Reconduisant la valorisation contemporaine du sujet en tant que celui «qui fait de sa vie un projet clinique, ce qui implique une activité d'autocorrection, d'auto-intervention», Mailloux et Pistorio, volontairement ou non, construisent leur spectacle et imposent leur idéologie réactionnaire au détriment des plus fragiles de leurs auditeurs. Quel est en effet «l'impact de cette ultrafocalisation sur la responsabilité individuelle d'auditeurs dépossédés des moyens d'une liberté réelle? En appeler à la responsabilité dans ce contexte, c'est conduire nombre d'auditeurs à la souffrance».

Fréquences limites, en mettant à nu les stratégies habiles mais déléterées des vedettes de la radio de confrontation au Québec, nous permet non seulement de les comprendre pour ne pas en être dupes mais nous offre aussi une brillante et accessible leçon de rhétorique et d'argumentation. Après l'avoir lu, vous n'écouteriez plus jamais les grandes gueules du supposé «gros bon sens» de la même façon.

louiscornellier@parroinfo.net



L'animateur radiophonique André Arthur.

FRÉQUENCES LIMITES

LA RADIO DE CONFRONTATION AU QUÉBEC

Sous la direction de Diane Vincent et Olivier Turbide

Nota Bene

Québec, 2004, 210 pages

Le phénomène religieux aujourd'hui

GEORGES LEROUX

Les religions ont été pour les sciences humaines du XX^e siècle un objet résistant: de Max Weber à Marcel Gauchet, qui ont maintenu une approche fondée sur le désenchantement, aux philosophes et aux psychanalystes qui ont cherché à en produire une interprétation, c'est un foisonnement de théories. Aucune n'est hégémonique ou définitive. Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver alors que les croisements entre les traditions et les syncrétismes de toute nature vont se multipliant. Les grands projets de phénoménologie de la religion, qui visaient une sorte d'essence transhistorique du religieux, sont également en phase de retrait. Seules les approches descriptives semblent actuellement capables de renouveler les problématiques d'interprétation. En prenant le risque de lectures comparatives, on peut peut-être dépasser les apories du passé.

C'est le pari de cette nouvelle encyclopédie, qui constitue une reprise entièrement retravaillée de *L'Atlas des religions* d'abord publié en 1988. La méthode en est aussi neuve qu'audacieuse: renonçant à une description unifiée de chaque religion, qui inclurait son corps de croyances et de rites, les savants qui ont élaboré ce livre (ils sont nombreux, et tous spécialistes connus, d'Anne Cheng à Jean-Pierre Vernant) ont accepté de travailler dans un cadre comparatiste chaque fois concentré sur un aspect de la religion. Cette ap-

proche suppose une philosophie de la religion minimale, qui isole dans les traditions religieuses les grands thèmes que chacune considère essentiels. Il en résulte une dizaine de questions autour desquelles les grandes religions sont discutées comparativement.

Trajectoire

L'encyclopédie présente d'abord les principales religions du monde dans leur histoire. Cette première section se conclut sur les syncrétismes actuels, présentés par Marc Augé. Mais c'est dans la seconde section que le travail comparatiste est mené autour du phénomène religieux. Les rubriques principales sont bien définies: d'abord les conceptions de Dieu, la nature des dieux pour les polythéismes et la doctrine du divin pour les religions qui ne reconnaissent pas de dieu particulier. Ensuite, un volet consacré aux écritures et aux traditions permet de préciser les doctrines herménéutiques et le statut des textes canoniques. Suit une section très complexe sur l'organisation des institutions, centrée surtout sur les règles et les pouvoirs. La place de l'éthique est ici très importante. Les religions sont ensuite comparées pour tout ce qui concerne leurs pratiques, et cet ensemble concerne aussi bien les cultes et les liturgies que les pratiques populaires. La dernière partie discute l'expérience spirituelle propre à chaque religion, sa visée, son cadre, son rapport à la mystique.

Un tableau de concordance dé-

taillé permet de reconstituer tout ce qui concerne une religion particulière dans l'encyclopédie, et il faut reconnaître qu'une approche comparative qui prend le risque d'un exposé segmenté ne favorise pas une saisie unifiée de chaque religion. Mais ce risque représente aussi une ouverture essentielle alors que, plus que jamais, nous avons accès aux sources et aux images et alors que ce qui fait défaut, c'est le travail sur les différences.

S'il faut renoncer aux anciennes approches essentialistes (par exemple, le judaïsme est la religion de la Loi, le christianisme est la religion de l'amour), toutes tributaires d'un historicisme inconscient, c'est d'abord parce que chaque tradition religieuse est une réalité historique associée à une culture: leur dispersion actuelle dans un espace qui en virtualise l'influence rend d'autant plus urgent le travail de leur compréhension historique. Cette encyclopédie constitue à cet égard un instrument d'une richesse exceptionnelle, tant par la qualité des contributions que par la rigueur de la méthode. Dossiers bibliographiques solides, iconographie superbe, glossaire, index et cartes, tout le support documentaire est à la hauteur du projet.

ENCYCLOPÉDIE DES RELIGIONS

Sous la direction de Jacques Bersani
Éditions Universalis
Paris, 2003, 657 pages

MUSIQUE

Les cultures hybrides de l'électronique

DAVID CANTIN

En 2000, l'étiquette new-yorkaise Caipirinha (aujourd'hui disparue) avait pris l'initiative de mettre sur le marché un panorama exhaustif des musiques électroniques sous la forme d'un documentaire, d'une compilation et d'un important bouquin. Quatre ans plus tard, les Éditions Allia ont décidé de traduire en français cet ouvrage collectif qui est devenu une référence dans le domaine.

Modulations, de Pierre Schaeffer à Aphex Twin, explore les nombreuses transformations d'un genre hybride qui ne cesse de mettre à l'épreuve la philosophie du couper-coller.

Il y a longtemps qu'on attendait un pareil ouvrage: une véritable synthèse de l'avant-garde musicale tout au long du XX^e siècle.

En fait, *Modulations* se penche sur le phénomène de la musique électronique depuis l'âge héroïque de ses pionniers jusqu'aux musiciens en chambre à coucher d'aujourd'hui. Pour arriver à un résultat convaincant, il fallait faire appel à de nombreux spécialistes en la matière. Le journaliste indépendant Peter Shapiro a rassemblé autour de

lui de nombreux collègues, britanniques pour la plupart, afin de suivre et de débattre des nombreuses transformations de la musique électronique: du manifeste *L'Art des bruits* de Russolo jusqu'à l'ambient, sans oublier le noise ou encore le hip-hop.

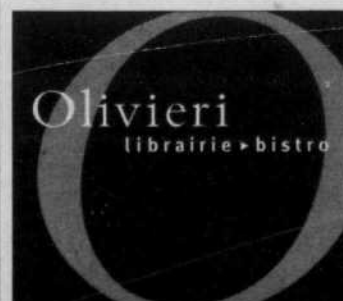
Précis sans être faussement académique, cette synthèse permet de mieux comprendre les nuances d'un style qui va du calme atmosphérique au minimalisme le plus abstrait.

À l'aide d'entretiens, de définitions et de références pointues, chaque genre est examiné au cours des onze chapitres. Un index permet aussi de mieux suivre l'évolution de ces musiques. *Modulations* demeure un outil indispensable pour quiconque s'intéresse à l'histoire complexe de cette tendance au vingtième siècle.

MODULATIONS

UNE HISTOIRE DE LA MUSIQUE ÉLECTRONIQUE

Collectif sous la direction de Peter Shapiro

Traduit de l'anglais par Pauline Bruchet et Benjamin Fau
Éditions Allia
Paris, 2004, 350 pages

Conférence

À l'occasion de la parution de *Bien commun recherché Une option citoyenne*
Éditions Écosociété5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Françoise David

Bien commun recherché
Une option citoyenne

Ce livre explore des pistes de changement vers une société plus juste, plus égalitaire, plus écologique. Il s'inspire des valeurs progressistes, féministes, écologistes et altermondialistes qui animent Françoise David et les membres d'Option citoyenne.

L'auteure plaide pour ceux et celles qui paient le prix de l'inégalité sociale et propose un Québec dans lequel chacun peut trouver une place.

Elle s'explique le
mercredi 2 juin
à 19 heures

Réservation obligatoire
739-3639

Susan George se fie à sa longue expérience. «Ayant connu le conformisme des années 50, les espoirs, succès et échecs des années 60 et 70, l'égoïsme des années 80 et la cupidité autosatisfaites du début des années 90, je suis heureuse, précise-t-elle, d'avoir vécu aussi ce temps de réveil et de renouveau.»

Partisane de l'Europe, Susan George reste, par son sens pratique, très américaine. Annuler les dettes des pays pauvres, abolir les paradis fiscaux, obliger les entreprises à payer plus d'impôt, faire du présumé libre-échange un commerce équitable, voilà pour elle les moyens de créer un autre monde.

Elle associe son réformisme quasi comptable à un fascinant ascétisme écologique que Thoreau n'aurait pas dédaigné. Susan George nous fait rêver au rituel du potlatch où les Amérindiens rivalisaient dans la destruction des biens plutôt que dans leur accumulation pour révéler, par le dénuement, la densité humaine de la puissance des vrais chefs.

UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE SI...

Susan George
Fayard
Paris, 2004, 288 pages

Pour Susan George, les manifestations partout dans le monde contre l'intervention américaine en Irak témoignent d'un sursaut de la conscience sociale.

Documents

XYZ éditeur

Les textes ici rassemblés concernent des préoccupations qui, chez moi, sont connues: la naissance, la langue, l'engagement, la littérature québécoise, l'indépendance du Québec.

Bruno Roy
Naître, c'est se séparer
Essais littéraires et politiques
(essai)

176 p. • 24 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

BLOC-NOTES

ÉCHOS

Hull s'ajoute à l'itinéraire des Bouquinistes

(Le Devoir) — C'est devenu une tradition. Chaque année, les Bouquinistes prennent d'assaut un coin de rive du Saint-Laurent, avec leur cortège de spectacles et de fêtes. Et ils ajoutent cette année une ville, celle de Hull, à leur itinéraire. Après le Vieux-Port de Montréal du 17 juin au 11 juillet, donc, puis la Terrasse Dufferin de Québec du 16 juillet au 6 août, les Bouquinistes ouvriront ensuite leur bal-musette en Outaouais du 16 au 22 août. Au programme: des textes de Georges Sand et de Félix Leclerc lus par Françoise Faucher, Gérard Poirier et Huguette Oigny, un hommage à Roland Giguère par Sylvie Legault. Le groupe Manouche livrera ses accords tziganes, et B-Sharp animera la danse. Les écrivains Nicole Brossard, Noël Audet, Chrystine Brouillet et Monique Proulx y rencontreront le public. C'est Philippe Guelluy, ambassadeur de France au Canada, qui sera président d'honneur de cette 13^e édition des Bouquinistes du Saint-Laurent, pour souligner le 400^e anniversaire de la première implantation française au Canada.

Hommage à Roland Giguère

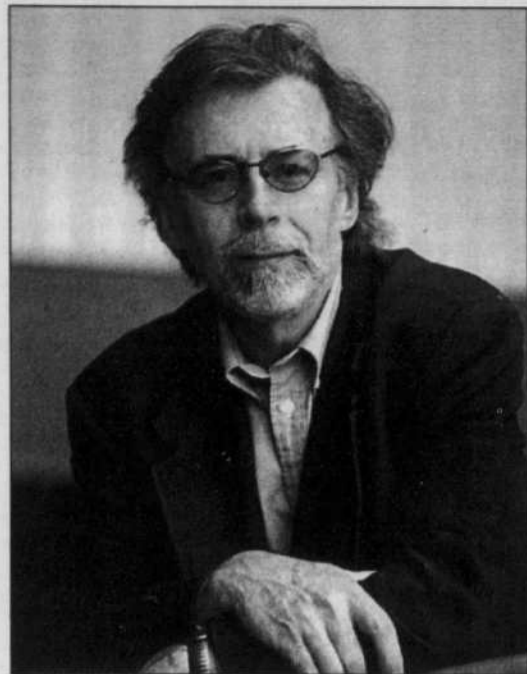
(Le Devoir) — Les «compagnons d'armes» du poète Roland Giguère, les poètes et amis qui l'ont accompagné jusqu'à sa mort plus tôt cette année, profiteront du Marché francophone de la poésie, qui se déroule ce week-end à Montréal, pour lui rendre hommage. On pourra y entendre Denise Boucher, Cécile Cloutier, Claude Haefely, Alain Horic, Paul-Marie Lapointe, Yves Préfontaine et Michel Van Schendel. Marthe Gonneville, la conjointe de Roland Giguère, lira un texte inédit du poète et on pourra entendre aussi deux poèmes inédits de Fernand Ouellette. Le tout aura lieu ce soir (samedi), à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, à 20h30. Le Marché de la poésie se déroule quant à lui jusqu'à demain à la place Gerald-Godin, avenue du Mont-Royal.

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

En virevoltant entre philosophie, art, technologie et science, Hervé Fischer a appris à cultiver une pensée afocale et flexible, à l'image du monde des technologies numériques qu'il explore avec passion depuis de nombreuses années. Faisant suite au *Choc du numérique* et à *CyberProméthée, La Planète hyper* marque un tournant dans son étude en plongeant au cœur même de son principe. Sa conclusion? Comme ce fut le cas pour la découverte du feu, le numérique pourrait bien marquer un changement d'âge de l'humanité en sonnant le glas du réalisme et du rationalisme, qui ont triomphé depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XX^e siècle.

Pour le penseur, l'ascèse mentale à laquelle s'est soumis le rationalisme afin de bâtir une approche claire et distincte de la connaissance n'est pas naturelle à l'esprit humain. Réclamant le retour de l'irrationnel et de la multisensorialité, il voit dans les technologies numériques un formidable catalyseur. «Ce sont les poètes qui nous ont appris la créativité de la pensée non linéaire et discontinue, de la syntaxe libre et de la délinquance des figures en arabesques», rappelle-t-il dans cet éloge critique des liens, et particulièrement des hyperliens, qui constituent ce qu'il appelle la «nouvelle logique» de notre époque.

Le cyberspace, où se mélangent dans un désordre apparent textes, images, sons et mouvements, est pour lui un bel exemple de redécouverte de la liberté sacrifiée sur l'autel du rationalisme. En naviguant, l'individu opte pour le monde en arabesque des navigations dans les réseaux, des hyperliens et des logiques paradoxales, papillonnant ainsi d'une information à l'autre et multipliant les sources à sa guise. Un nouveau mode de pensée



Hervé Fischer

SOURCE VLB

se dessine alors, le *zapping*, qui, selon lui, caractérisera toute la structure mentale du III^e millénaire. Formé par les livres mais fasciné par le cyberspace, Hervé Fischer a le sens de la formule, la plume souple et l'esprit vif. Faisant sienne la structure imaginaire du numérique, son essai est truffé de ci-

tations et de références pigées çà et là dans l'univers intellectuel et culturel très vaste du penseur, qui coiffe en alternance son chapeau d'artiste, de philosophe et de scientifique. Ce qui aurait pu être un fouillis parfaitement indigeste s'avère au contraire d'une étonnante clarté, bien qu'à l'occasion le processus se fasse trop itératif pour ne pas agacer le lecteur attentif.

Entre fascination avouée et critique sentie, le terrain examiné par Hervé Fischer dans ce troisième opus dessine un monde artificiel en constante évolution où l'humain laisse peu à peu sa place au posthumain. «L'hyperhumanisme marque le passage de la solitude à la solidarité. Il affirme la valeur de l'interdépendance entre les hommes, entre les nations, et entre les hommes et l'univers», écrit-il, dans un optimisme qui tranche avec l'alarmisme de nombre de penseurs qui anticipent avec effroi le surpassement de l'homme par la machine.

Pour le penseur, le défi de l'homme de l'âge du numérique sera de trouver un équilibre entre universalité et diversité qui lui permette de créer un monde plus conforme à ses besoins et à ses désirs. Un monde dans lequel, paradoxalement, le livre gardera une large part. En effet, le livre vieillit bien et lentement, alors que les technologies vieillissent vite et mal, croit Hervé Fischer, qui conçoit ces deux moyens d'acquérir de la connaissance comme des compléments mutuels. «Je pense avec l'imprimé, je danse avec le cathodique», résume-t-il.

LA PLANÈTE HYPER - DE LA PENSÉE LINÉAIRE À LA PENSÉE EN ARABESQUE

Hervé Fischer
VLB éditeur
Montréal, 2004, 290 pages

VITRINE DU DISQUE

Le retour du maître artisan

LES BEAUX DÉGÂTS

Francis Cabrel
Chandelle/Zone 3 (Select)

Revoilà Cabrel, cinq ans après *Hors-saison*. Impeccable disque, bien sûr. Depuis le temps qu'il fait du Cabrel de ses mains, le Francis est devenu maître artisan. Sa poterie est encore modelée avec le vieux tour à pédales (dans l'atelier dorénavant installé dans une dépendance de sa maison d'Asstaffort), mais le résultat est si parfaitement lisse que les faiseurs de produits usinés n'en reviennent pas. D'autant que c'est toujours à peu près le même pot. Même facture, même équipe de musiciens, presque les mêmes séquences d'accords, à quelques permutations près: il faut vraiment que le pot soit beau pour qu'on le regarde encore.

Le fait est que le sceau de qualité Cabrel suffit à justifier l'achat du pot, une fois tous les cinq ans. Et on est content que le pot ressemble aux précédents: ça nous rassure dans ce monde illusoire que décrit justement Cabrel dans sa chanson d'ouverture, *Les Faussaires: «Fausse infos, fausses poitrines / Fausse photos pour de faux magazines [...] Faux soldats dans les fausses guerres / Ça va finir, ça va finir / Qu'on sera tous des faussaires»*. Heureusement qu'il y a Cabrel qui fait rien que du vrai, se dit-on. Et qui plus est, du vrai qu'on reconnaît. C'est tout juste si l'on remarque les petites nouveautés dans la manière d'engoliver, les cuivres quasiment jazzy dans *Les Faussaires*, les jolies hachures des cordes dans *Bonne nouvelle*, le saxo lascif dans *Le Danseur*, le saxo rock'n'roll dans *Telecaster*, les chœurs dans *Qu'est-ce que t'en dis?*, la guitare à cordes de nylon dans *Elle dort*. On est quand même chez Cabrel et on le sait, en toute aise et en tout confort, les guitares à cordes de métal sont là où les guitares à cordes de métal sont toujours, bluesées ici, folk-rock là, un peu Dire Straits dans *Bonne nouvelle* et dans *Tête saoule*, un brin bande sonore de film d'espionnage dans *Je te vois venir (tu pars)*, guitares gossées à partir de bons arbres, qui confèrent encore et toujours à ces chansons de variétés une véritable crédibilité.

C'est ça, Cabrel. La familiarité nécessaire. Et la lenteur, aussi. Homme lent le sachant et le répétant souvent, Cabrel nous donne ce qu'il a de plus précieux: du temps. Ces cinq années qu'il a mis entre deux albums à vivre sa vie, à regarder de loin en loin le monde, à noter çà et là de petites phrases dans un carnet qui ont fini par devenir des chansons, il nous les restitue. Ce disque ne contient jamais qu'une petite heure de musique, mais c'est comme à tous les Cabrel: chaque nouvelle écoute étire les secondes, élargit l'espace entre les notes. De sorte que *Les Beaux Dégâts*, mine de rien, nous accompagnera jusqu'au prochain album. Et même plus longtemps: voyez ces pots des années 70 qui traînent encore sur les étagères des salons et des stations de radio. Aussi indémodables que des amphores romaines.

Sylvain Cormier



Francis Cabrel

SOURCE SELECT

CALIFORNIA
Wilson Phillips
Columbia (Sony)

Du vent. De l'air. Des bulles. Du rien avec du chocolat au lait autour, comme dans les Aero. Je ne trouve pas mieux que cette image-là pour décrire le trio Wilson Phillips. Carnie et Wendy Wilson ont beau être les filles de Brian Wilson, le génie des Beach Boys, et Chynna Phillips la petite princesse du couple royal du Los Angeles pop des années 60, à savoir John Phillips et Michelle Gilliam des Mamas & Papas, ce sont quand même trois «airheads» qui chantent en harmonies haut perchées sur fond de pop hyper-léchée *made in L.A.* Il faut bien en convenir: plus aérées que ces têtes en l'air, tu flottes au-dessus du smog californien.

Cela dit, rien n'empêche de se biffer d'Aero quand l'envie nous en prend. Ça finit par tomber sur le cœur, mais pas à la première barre. La première barre fond dans la bouche et c'est bon. Pareil pour *California*, cet album supérieurement racoleur où les héritières s'approprient sans le moindre scrupule le fond de commerce de la famille et des amis de la famille: le plaisir est coupable, plein de mauvais cholestérol, mais au moment où j'écris ces lignes et réécoute le disque pour la douzième fois, je m'en contrefonds et déballe une autre Aero. Même si elles rendent plus que nulles des chansons aussi majeures que celles des Byrds (*Turn! Turn! Turn!*), Eagles (*Already Gone*), Linda Ronstadt (*You're No Good*), Jackson Browne (*Doctor My Eyes*) et autres Youngbloods (*Get Together*), avilissant jusqu'aux immortelles parentales de la *Dance Dance Dance* des Beach Boys, le *Monday, Monday* des Mamas & Papas, il y a un côté de moi — pas le côté cérébral, mettons — qui devient plus mou qu'une Aero dans le palais quand les donzelles harmonisent.

J'y peux rien. Je trouve ça joli. Et puis émouvant. Ça me remue qu'elles puissent mêler leurs voix comme le faisaient leurs mamans et papas. C'est l'enfant adopté en moi qui fantasma, assurément, mais le fait est que je me répands quand, à la dernière chanson, papa Brian vient chanter sa chanson la plus intime, *In My Room*, avec ses

grandes filles et leur amie d'enfance. Je ne peux m'empêcher de penser que, toutes petites, elles jouaient ensemble dans le même carré de sable où ce fêlé de Brian Wilson avait mis son piano, sur lequel il composa *Surf's Up* et *Good Vibrations*. Et qu'elles ont ce souvenir commun au fond du ciboulot et que c'est ça que je reconnais à travers le disque, malgré l'opportunisme crasse et le chocolat trop vite fondu. Une certaine beauté.

S. C.

JAZZ

WATCH YOUR BACK

Guitar Shorty
Étiquette Alligator

On reste calme! C'est sérieux. Car il ne s'agit pas de l'histoire du bonhomme qui rentre à l'hôtel, mais bien de celle de l'homme qui, après un regard prolongé sur les biais de sa vie, est soudainement habité par un besoin. Lequel? Le besoin d'air. Il a besoin de respirer. De changer du tout au tout car il juge avoir raté trop de choses. L'identité du bonhomme? Guitar Shorty.

Sexagénaire, Guitar Shorty vient de tout balancer. Il décline le pourcentage de cela dans une pièce qui s'intitule tout simplement *Story Of My Life*. De cette coupure avec son passé, on retient surtout qu'il a enfin abandonné les habits de guignol qui ont caractérisé les vingt dernières années de sa vie pour mettre en lumière l'immense talent qu'il a pour dessiner les contours d'un blues qui est à la fois sale et... puissant! Sur la pochette de son nouvel album baptisé *Watch Your Back*, il a le regard direct, franc. Le regard de celui à qui il ne faut pas chercher noise. On raconte cela parce que sur plus d'une production antérieure il avait le regard d'une caricature. Bref, *Watch Your Back* est tout bonnement l'histoire d'une renaissance.

D'un bout à l'autre de ce disque, Guitar Shorty s'emploie à décapier note après note avec une volonté, une vigueur, voire une rage qui ne laisse planer aucun doute sur son intention. Laquelle? La reconnaissance. La reconnaissance de ce qu'il fut dans les années 60 et de ce qu'il est aujourd'hui, soit un des grands du blues-blues.

Dans cette histoire, il y a un signe

qui ne trompe pas: la rythmique. Celle que forment Vic Johnson à la guitare rythmique, William Boucharid à la basse et Alvin Bennett à la batterie est le type même de rythmique qui ne craint jamais de jouer pesamment parce qu'elle est bien consciente que celui qui est devant joue avec une énergie à faire pâlir d'envie un contingent de jeunes. Guitar Shorty est aujourd'hui l'égal de Buddy Guy. Même que...

Serge Truffaut

BLUE NOTE REVISITED

EMI (Blue Note)

Comme l'indique si bien le coréalisateur Eli Wolf dans le livret de l'album, l'essence du jazz se trouve dans sa capacité de constamment transgresser ses propres limites, gardant un pied dans le passé mais posant fermement l'autre dans le futur. Avec *Blue Note Revisited*, l'étiquette bien connue revisite le passé du jazz à travers la logorhée de la culture DJ. Wayne Shorter est remixé par La Funk Mob, Donald Byrd, par DJ Spinna ou DJ Cam, avec Erik Truffaz à la trompette. Le DJ britannique Matthew Herbert s'occupe pour sa part de transfigurer la musique de Michel Petruccianni. Les artistes de l'électro s'approprient à merveille l'univers des musiciens de jazz. Parfois maintenu près de ses racines, ce jazz à saveur électro prend souvent des accents funk, afro ou latino. On pense beaucoup à Jamiroquai en écoutant cet album réjouissant, qui sied parfaitement à ce printemps naissant... tardivement.

Frédérique Doyon

CLASSIQUE

MOZART PAR JACOBS

Mozart: *Les Noces de Figaro*. Simon Keenlyside, Lorenzo Regazzo, Véronique Gens, Patrizia Ciofi, Angelika Kirchschlager, etc., Collegium Vocale Gent, Concerto Köln, René Jacobs. Harmonia Mundi 3 CD HMC 801818.20 (Distr. SRD).

Un enregistrement des *Noces de Figaro* peut-il encore «révolutionner» notre approche de l'œuvre? Oui et non. Nikolaus Harnoncourt avait pris beaucoup de risques, pas toujours payants, dans son intégrale de 1993. René Jacobs emprunte une voie plus balisée: celle de la théâtralité à tout crin. La manière dont Jacobs, qui dirige de manière très verticale, parvient à imprimer un tel flux musical et dramatique est pour moi un grand mystère. Mais le résultat est là: des *Noces de Figaro* survoltées (mais jamais stressées), des accents justes, une vie incroyable, une ornementation sobre, une intelligence parfaite du mot et des couleurs, notamment dans de lumineux récitatifs.

J'ai toujours été frappé, je dois l'avouer, essentiellement dans *Così fan tutte* et les *Noces de Figaro*, à quel point les commentateurs continuaient imparablement à porter aux nues des versions des années 50 et 60, vocalement somptueuses certes, mais plus corsetées. Je n'ai rien contre les disques de Karajan (EMI) et Kleiber (Decca), la grande référence historique), mais l'époque a changé, les mœurs

aussi et il y a place pour des incarnations plus canailles, plus sensuelles; bref, des visions de notre temps. Jacobs l'a compris et nous donne, mieux que tout autre, ces «*Noces d'aujourd'hui*». Sa distribution est parfaite à un point près, la Comtesse de Véronique Gens, audiblement fatiguée dans ses airs, avec un souffle sur la voix. Tous ses comparses (le Comte de Keenlyside; la Susanna de Ciofi!) sont absolument merveilleux et idéalement l'esprit. Cette admirable intégrale est, de plus, servie par une prise de son très précise, que les possesseurs de lecteurs SACD pourront écouter dans un son multicanal parfaitement spatialisé.

Christophe Huss

ISTANPITTA

Dances florentines du Trecento. Henri Agnel (cistre, ceterina, oud), Michael Nick (quinton), Henri Tournier (flûte traversière), Djamchid Chemirani (zarb), Idriss Agnel (oudou). Alpha 510 (Distr.: Pelléas).

Le label Alpha est la plus belle

apparition dans le paysage discographique de ces cinq dernières années. Jean-Paul Combet, l'âme de cette étiquette, a eu l'ingénieuse idée de développer, en marge de ses parutions «classiques», une collection intitulée «Les chants de la terre» qui célèbre l'union de la musique dite «savante» et des musiques traditionnelles. Cette série nous a donné au moins deux CD incontournables: *La Tarentella* et *Nobody's Fig*. Voici une nouveauté à placer au même niveau, mais dans un genre très différent, des estampies (musiques à danser) du Moyen Âge italien, dans une relecture qui rappelle le versant populaire, arabo-andalous, des Cantigas de Santa Maria. La démarche de Henri Agnel, qui désire «remettre les musiques médiévales dans l'actualité du XXI^e siècle», est incomparable, intemporelle et inclassable. Le miracle de cette relecture tient à la transe musicale qu'Agnel et ses compères parviennent à transmettre à l'auditeur. Cet ouragan sonore submergera vos sens en une expérience unique.

C. H.



Odile Tremblay

La chronique d'Odile Tremblay sera de retour la semaine prochaine.

Reporters sans frontières

Dominique Issermann
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

En achetant le nouvel album de photographies de Reporters sans frontières, vous nous aidez à défendre les journalistes emprisonnés pour avoir simplement fait leur métier.

EN VENTE MAINTENANT - 12,75 \$

LMPI

N'attendez pas qu'on vous prive de l'information pour la défendre.

reporters sans frontières
www.rsf.org